
DES LIENS ENTRE LANGUE, NATURE ET CULTURE CHEZ VAN LIER : UNE LECTURE DES *LOGIQUES DE DIX LANGUES EUROPÉENNES*

MARC DEBONO

Université François-Rabelais, Tours

Dans ces *Logiques de dix langues européennes*, la première chose qui frappe le lecteur est l'expressivité des associations proposées dans les titres par l'usage d'une bien mystérieuse conjonction de coordination *et* : « Le français *et* le jardin », « L'italien *et* l'estrade », « L'espagnol *et* le gril », « Le portugais *et* l'océan », « Le grec *et* la lumière blanche ». Le mystère de ces associations pour le moins originales se dissipe pourtant assez rapidement quand on entre dans la lecture des cinq études, et que l'on y découvre le projet de description linguistique vanlierien : les « logiques » qu'il recherche dans les langues européennes étudiées résident dans la *coordination* entre langue *et* culture, dans la recherche des « consonances culturelles » qui se nichent dans le détail des fonctionnements phonétiques, morphologiques, sémantiques, pragmatiques de ces langues.

La présence, dans les mises en vis-à-vis que constituent les titres de ces essais, d'éléments naturels (« océan » et « lumière blanche ») ne doit pas surprendre : nous chercherons, dans un premier temps, à positionner Van Lier par rapport aux courants naturalistes et conventionnalistes qui ont traversé l'histoire des idées linguistiques. Nous nous pencherons ensuite sur le rapport déterministe que pose Van Lier entre langue et culture/pensée, avant de situer cette idée linguistique à travers une brève généalogie partant des références convoquées par le linguiste belge. Ces deux premiers points nous permettront de mieux comprendre la teneur de la « logique » que recherche Van Lier dans les langues qui font l'objet de ces essais. Enfin, après avoir montré tout l'intérêt et la finesse de l'analyse vanlierienne, nous chercherons à expliquer cette perspective linguistique en dégageant certains de ses enjeux, esthétiques, épistémologiques, mais aussi didactiques.

1. Logiques naturelles ou conventionnelles ? Du naturalisme linguistique chez H. Van Lier

Pour bien comprendre la manière dont Van Lier conçoit l'articulation entre langue et nature, il faut revenir sur la distinction qu'il établit dans l'« Épilogue linguistique » entre la désignation digitale et analogique, deux systèmes de désignation articulés différemment selon les langues.

1.1. L'« analogique » et le « digital »

Le fonctionnement *digital*¹ de la langue est celui qui permet de composer des mots en combinant des unités linguistiques, à la manière dont la combinaison de chiffres permet de créer des nombres. Ainsi, nous dit Van Lier, si les langues ne fonctionnaient que de manière digitale, « cheval » (notons

au passage que le choix de cet exemple n'est pas anodin : c'est un des exemples pris par Saussure dans l'exposé de sa théorie de l'arbitraire du signe) pourrait être remplacé par la suite « 4347 ». La réduction de la langue à un système de sélection digital est une vieille utopie, magnifiquement mise en scène dans le court texte de Borges « La langue analytique de John Wilkins »².

Nous verrons que Van Lier est très sceptique quant à cette possibilité et, plus largement, quant au primat du digital pourtant selon lui au cœur des linguistiques dominantes, marquées par le rationalisme occidental et orientées vers les travaux de traduction (cf. plus bas : 3.2.). Ce scepticisme tient au fait que la désignation digitale est pour le linguiste belge inséparable de la désignation *analogique*³ : celle qui passe par l'analogie, l'imitation, la ressemblance entre désignant et désigné - qui peut être sonore ou graphique (cas des idéogrammes chinois par exemple).

L'exploitation de l'analogique varie d'une langue à l'autre (Van Lier considère par exemple que « de toutes les langues européennes, le français est sans doute la plus digitalisante, ne pratiquant guère que des analogies sonores lointaines, semi-abstraites »), mais également au sein d'une langue, avec des variations parfois considérables : certains mots ont en effet un sens qui passe essentiellement par l'analogique (les onomatopées par exemple), mais la plupart du temps, « la désignation est à la fois digitale et analogique ».

Par exemple, « seigneur » est une suite de lettres-sons transmettant digitalement un message différent de « saigner », mais analogiquement le mot « a phoniquement en français un éclat qui se prête à l'apostrophe révérencielle d'un inférieur s'adressant à un supérieur ». De la même manière, « si les 'rai-no-se-ros' anglais devinrent des 'rai-nos', c'est assurément par abréviation verbale, mais aussi en raison du ramassement de leur forme physique » : un double mouvement de la désignation donc, digital (recherche de l'économie linguistique) et analogique (recherche d'une plus grande ressemblance entre le désignant et le désigné).

1.2. Saussure vs Cratyle : où se situe exactement Van Lier ?

On voit se dessiner, derrière cette complémentarité digital/analogique, une contestation très claire de la théorie de l'arbitraire du signe que Van Lier, très significativement, ne fait pas remonter à Saussure, mais à l'Américain sanskritiste Whitney, relativisant ainsi l'apport du Genevois⁴. Que nous dit cette théorie ? Que la suite de sons « cheval » (le « signifiant ») ne ressemble en rien à ce qu'elle désigne, que les relations entre le signifiant, le signifié (concept) et le référent (l'action, la chose, l'idée désignée) sont purement conventionnelles, immotivées. En d'autres termes, et pour reprendre la terminologie vanlierienne, l'arbitraire revient à dire que la désignation relève uniquement du digital⁵ (convention), aucunement de l'analogique (imitation).

Or, nous avons vu que pour Van Lier, ces deux aspects de la désignation sont inséparables. Sa critique de l'arbitraire du signe est, sur ce point, assez similaire à celle formulée par W. Von Humboldt et résumée ainsi par J. Trabant : « Aux créations spontanées de l'entendement correspondent les signes arbitraires et aux 'impressions' qui nous parviennent à travers nos sens correspondent les images ou symboles. Le mot se situe au milieu, entre l'image et le signe : le mot comme entité sémiotique intermédiaire est selon Humboldt à la fois 'produit de l'arbitraire', du choix volontaire (Willkür), comme le signe, et 'produit de l'impression des objets' comme l'image, il unit spontanément et réceptivité par la 'synthèse' de l'imagination productive. Il n'est donc ni l'un ni l'autre, mais une entité sémiotique sui generis » (Trabant, 1986 : 88).

Van Lier se situe dans une position intermédiaire comparable, en affirmant que le langage relève *à la fois* du digital et de l'analogique, de la convention et de l'imitation de la nature⁶. Les historiens des idées linguistiques ont mis en évidence la récurrence historique de l'opposition dialectique entre culturalisme (ou conventionnalisme) et naturalisme : « Qu'est-ce qui fait que quelque chose de « naturel » prend du sens ? La réponse naturaliste revient à soutenir que le sens naît de la nature elle-même ; la réponse culturaliste propose, au contraire, que le sens vienne d'un ordre spécifique, étranger à la nature » (Auroux, 2007 : 8).

L'option conventionnaliste trouve son point d'orgue dans la théorie saussurienne de l'arbitraire, l'option naturaliste, se retrouve dans les noms-imitations de Cratyle aussi bien que dans le bioprogramme chomskyien. Dans *Logiques de dix langues européennes*, Van Lier se situerait entre les deux, entre Cratyle et Saussure donc. Pourtant, il n'est pas anodin que l'objection à l'arbitraire saussurien passe par une référence explicite, en forme d'hommage, au cratylisme. Dans ce célèbre dialogue de Platon, le personnage éponyme soutient que les signes sont naturels, c'est-à-dire motivés par la nature des choses qu'ils désignent : le langage fonctionne par imitation (« analogie » dit Van Lier), et non par convention. En se référant au Cratyle *contre Saussure*, Van Lier inscrit donc clairement sa théorie du langage dans une perspective naturaliste, l'analogique pesant pour lui davantage que le digital dans le fonctionnement du langage : « seigneur » et « räi-nos » (cf. plus haut) sont deux exemples de ce primat, tout comme l'est « l'énorme 'kräk°dail', qui, au Museum of Natural History de New York, happe les bambins de sa première syllabe et les digère dans la panse de sa dernière dès que, non sans effroi, ils prononcent son nom ». Là encore, la parenté avec Humboldt est évidente : « La balance entre les sens et l'intelligence n'est pas un équilibre parfait : le mot penche du côté de l'image plutôt que du signe : la matérialité phonique n'est pour Humboldt jamais 'indifférente' [...], elle reflète, à des degrés plus ou moins forts, le contenu [...] ; certains sons vont même jusqu'à être des 'peintures' iconiques des choses » (Trabant, 1986 : 88).

La critique d'un conventionnalisme saussurien jugé excessif⁷ et le primat de l'analogique dans le fonctionnement du langage sont deux indices du penchant naturaliste des *Logiques*... Les développements sur l'influence de la topologie et des facteurs climatiques sur les langues viennent confirmer cet ancrage théorique.

1.3. Naturalisme : topologie et climat

Comme le montrent les évocations, émaillant le discours de Van Lier, d'une influence de la nature sur les expressions linguistico-culturelles, le naturalisme est très sensible dans les textes sur les cinq langues européennes dont il est question ici.

Influence de la topologie d'abord. Prenons l'exemple du texte « Le portugais et l'océan » : la géographie portugaise, « à contre-Europe », aurait tournée sa population « vers l'ailleurs, océanique, occidentale », désir d'ailleurs qui se retrouve dans la langue : « La langue portugaise s'est établie comme pratique constante du désir, s'il est vrai que désirer c'est saisir à partir des étoiles, 'de-sidera'. Et elle a fondamentalement réalisé ce parti dans la nasalisation vocalique hypertrophiée ».

Influence du climat également. Le naturalisme linguistique de Van Lier est encore plus manifeste quand il examine la diction du russe : « on ne comprendrait rien à cette diction thermique et physiologique si on négligeait le souffle vital qui la soutient. Le russe se parle plutôt fort et pas trop vite, disent les manuels, ce qui convient à son environnement ». Le froid du climat russe contraint à ne pas trop ouvrir la bouche, ce qui influe sur le langage même : nous ne sommes

pas loin ici de la théorie aristotélicienne des climats, reprise et popularisée par Montesquieu qui l'applique au domaine politique⁸.

C'est dans « L'italien et l'estrade » que l'on trouve la formulation la plus claire de la tendance naturaliste de la linguistique vanlierienne. La langue italienne proposerait en effet une matérialisation paroxystique des influences naturelles sur les langues-cultures : « nulle part nature et culture ne s'articulent si spontanément ». Cette formule éclaire bien l'optique de Van Lier quand il examine les « Consonances entre langage et culture » des cinq langues européennes étudiées dans les textes reproduits ici : le langage s'enracine dans une nature qui peut être diverse (climats, topologies, etc.) et qui donne donc naissance à des expressions culturelles *naturellement* diverses, ou, pour le dire autrement, la nature détermine le langage qui lui-même agit sur les autres formes d'expression culturelle. L'« articulation », les « consonances » entre les langues et les cultures sont naturelles, donc *nécessaires* : le naturalisme de Van Lier est ainsi logiquement accompagné d'un relativisme linguistique. Les liens entre les langues et les expressions culturelles relèvent pour lui d'une logique causaliste qui confine au déterminisme. C'est ce qu'il nous faut maintenant examiner.

2. Des logiques déterminantes ? Du déterminisme linguistique chez H. Van Lier.

2.1. Un relativisme linguistico-culturel qui confine au déterminisme

Dans ces textes (et plus particulièrement dans les paragraphes sur les « Consonances entre langage et culture »), on retrouve donc, dans le style réjouissant de Van Lier, l'antique question du rapport langue/culture, et par extension, langue/pensée⁹. Savoir si la culture ou la pensée sont déterminées par leur langage est en effet une vieille interrogation, présentée de manière extrêmement raffinée par Van Lier dans ce qui semble relever d'intuitions tout aussi géniales qu'indémonstrables.

Cela est manifeste, par exemple, quand il écrit que la syntaxe portugaise « a privilégié la réflexivité et le mentalisme », que « l'allemand consonne avec la musique de Bach », ou encore que la langue italienne est « hystérisante » et « théoricienne », ce qui s'expliquerait par sa parenté avec le latin, dont « la pauvreté et la généralité du vocabulaire invitait à la permanente abstraction ».

Mais c'est certainement dans l'étude sur « Le français et le jardin » que le déterminisme linguistique vanlierien apparaît le plus clairement : la structure de la langue française expliquerait la philosophie de Descartes, l'Impressionnisme, les jardins « à la française », le droit napoléonien, la « French touch » publicitaire, Céline, voire la cuisine de sauces et la guillotine¹⁰ : ces expressions culturelles « ne sont concevables qu'en français et à cause du français ». Plus loin, l'hypothèse déterministe est confirmée en des termes plus mesurés : « Ce langage, comme tous les autres, favorise certaines performances techniques, politiques, économiques, et il en défavorise d'autres ».

C'est cette idée qui sous-tend la boutade attribuée à Charles-Quint sur la langue à utiliser avec un ami (le français), son cheval (l'allemand), sa maîtresse (l'italien) et Dieu (l'espagnol) – et qui connaît d'ailleurs de nombreuses variantes au XVI^e siècle, selon l'origine de l'auteur du bon mot, bien entendu... Plus proche de nous, Rivarol établissait dans son fameux discours la supériorité du français sur l'allemand (trop en relation avec l'abstraction et doté d'un trop proluxe vocabulaire), sur l'anglais (trop synthétique et langue d'inversion), sur l'italien (trop volubile), sur l'espagnol enfin (trop peu communicatif).

La « caractérologie »¹¹ linguistique a donc une histoire ancienne. Pour le français, c'est le plus souvent le caractère de clarté qui revient dans les discours sur la langue, comme H. Meschonnic a pu le montrer dans son ouvrage *De la langue française*, significativement sous-titré *Essai sur une clarté obscure* (1997). L'essai de Van Lier sur cette langue porte la trace de cette permanence : il y est question de « netteté », de « lissage, de « transparence » du langage, et, par là, de la pensée, de la philosophie, de l'expression culturelle. C'est ici que l'on trouve l'explication des jardins « à la française » du titre de l'étude.

Langue et culture/pensée entretiennent donc un rapport de détermination : ce passage, tiré de la même étude sur le français, l'exprime encore plus clairement, au détour d'une parenthèse : « les modalités logiques qui affectent la 'phrase' au sens français sont également englobantes, et pour cela la précèdent. On ne compte pas les introductions du type : 'Il serait utile que...', 'Il est évident que...', 'Je suis convaincu que...', rares ou absentes (*non pensables, non pensées*) dans beaucoup d'autres langues » (nous soulignons).

2.2. Généalogie d'une idée linguistique ancienne

Revenons un instant sur l'histoire de cette idée linguistique, de manière à mieux en éclairer les enjeux dans le discours de Van Lier. Dans son *Anthropogénie générale* (23D4.), Van Lier relie explicitement ses *Logiques de dix langues européennes* aux deux sources principales du déterminisme linguistique dont il se réclame : la linguistique comparative et historique de W. Von Humboldt en particulier, et l'anthropologie linguistique américaine d'E. Sapir et B. L. Whorf : « Durant tout le XIXe siècle, beaucoup d'Allemands, tel von Humboldt, ne cesseront de remarquer que chaque dialecte (langue) est un organisme vivant, réalisant la vision du monde d'un peuple, en particulier à travers une phonosémie, et qu'il est pour finir intraduisible, comme Wagner y insiste selon le *Journal* de Cosima. [...] Ces approches prirent toute leur décision lorsque, autour de 1930, Whorf montra comment, en contraste avec les langues qu'il nomme SAE (Standard Average European), où la durée est ramenée au temps (et même au «t» de la physique), et le temps à l'espace, en des énoncés surtout cardinaux («j'y suis resté trois jours»), le hopi parlé par les Indiens Hopi d'Amérique du Nord exprimait et réalisait une temporalité ordinale («j'ai quitté le quatrième jour»), intensive et gravitationnelle, sans métaphore spatialisante, sans distanciation entre l'objet et le sujet, le premier étant saisi comme le «révélé», le second comme le «révélatant» de substantifs-verbos-états ».

Dans « L'allemand et la forge », Van Lier va même jusqu'à avancer qu'Humboldt « n'aurait pas répugné aux considérations ici faites ». Vision du monde humboldtienne et hypothèse de la relativité linguistique, dite « Sapir-Whorf » : il faut les replacer sur ces sources revendiquées dans le débat ancien qui remonte à la pensée aristotélicienne. Avec Aristote, la philosophie européenne considéra longtemps que langue et pensée sont deux entités totalement distinctes et que l'un ne saurait agir sur l'autre. C'est dans *De interpretatione* qu'Aristote fixe sa doctrine linguistique et celle-ci est très claire : la pensée élabore des concepts qui, communs à l'ensemble de l'humanité, n'ont rien à voir avec la langue. En d'autres termes, la vérité philosophique ne pouvant être qu'unique, la pensée humaine l'est également et cela même si son expression change de forme à travers les différentes langues existantes. Celles-ci sont donc réduites à une fonction purement instrumentale : communiquer les idées qu'en aucune manière elles ne servent à concevoir. Le signe linguistique est donc totalement arbitraire : sa justification n'est pas à rechercher dans l'idée qu'il sert à exprimer. On comprend combien cette idée d'une pensée conçue en dehors de la langue, donc non contingente, est chère aux philosophes. Elle va profondément influencer la pensée linguistique occidentale, qui ne la remettra en question qu'à partir du XVIIe siècle, l'autorité d'Aristote étant certainement pour beaucoup dans la tardiveté de cette critique.

Deux événements, mis en lumière par J. Trabant (2006), permettent de mieux comprendre l'origine de cette rupture avec une tradition philosophique millénaire – et autoritaire. D'une part, l'émergence, face au latin, des langues vulgaires qui, à leur tour, se veulent langues de connaissance. Cette concurrence va mettre en évidence la particularité des langues vulgaires dans l'expression de la « réalité », entraînant l'idée d'un rapport au monde profondément marquée par sa langue. Le postulat aristotélien de l'universalité de la pensée est donc contesté par la mise en évidence de sa linguisticité, et donc, de sa relativité.

Si l'expérience de l'altérité linguistique, à l'origine de cette contestation de la tradition aristotélienne, se fait dans un premier temps en Europe, avec des langues indo-européennes, elle va considérablement s'intensifier lors des grandes découvertes, avec la confrontation des Occidentaux à des langues radicalement différentes. Ainsi, les missionnaires, confrontés aux problèmes de traduction des « dogmes catholiques », s'apercevront rapidement que l'altérité linguistique ne pose pas que de simples questions de forme : peut-on *concevoir l'idée* du « Saint-Esprit » dans les langues amérindiennes ? L'idée s'établit alors que ces peuples, à travers leur langue, pensent d'une manière profondément différente. Aux XVII^e et XVIII^e siècles, ce sont les philosophes Bacon, Locke, Condillac en particulier (Formigari, 1992) qui vont théoriser l'idée d'une « linguisticité » de la pensée. Si les différences de ces approches sont parfois importantes, pour S. Auroux (1979 : 112) « ni Condillac ni aucun auteur du XVIII^e siècle n'ont posé quelque langue que ce soit comme indépassable et enfermant la raison dans ses possibilités contingentes d'expression ». Les révolutionnaires français, qui s'empareront de ces théories (et tout particulièrement de la théorie condillacienne), les interpréteront pourtant dans un sens déterministe : la célèbre diatribe de Bertrand Barère (1974) contre les idiomes régionaux constitue un témoignage saisissant de cette vision de l'articulation langue/pensée : « Le fédéralisme et la superstition parlent bas-breton; l'émigration et la haine de la République parlent allemand; la contre-révolution parle italien et le fanatisme parle basque. Cassons *ces instruments de dommage et d'erreur* » (nous soulignons)³².

Sans tomber dans le déterminisme de ses épigones, Condillac faisait de la langue une caractéristique du « génie » de chaque peuple. C'est certainement en s'inspirant de cette doctrine condillacienne (sur cette possible filiation, voir : Trabant, 1986), même s'il s'en écarte sur plusieurs points importants, que Humboldt va élaborer sa notion de langue comme « vision du monde » propre à chaque nation.

Les rapports entre langue et pensée vont très tôt intéresser Humboldt. Son premier texte sur le sujet, *Sur la pensée et le langage*, date de 1785. Il s'attaque alors à la théorie instrumentaliste, « néfaste à l'étude des langues », qui fait de la langue une simple « nomenclature »³³ : si l'on accepte cette thèse, la conséquence, inacceptable pour Humboldt, est l'interchangeabilité des nomenclatures. Au contraire, pour le linguiste allemand, la langue, loin de n'être qu'un instrument de description d'un monde qui lui préexisterait, participe à la construction de celui-ci : elle est une « vision du monde », formule promise à un succès certain (Chabrolle-Cerretini, 2007) qu'il tient de la philosophie herdérienne du langage³⁴. Il est intéressant de noter au passage qu'Herder, que l'on présente souvent comme l'un des grands théoriciens du déterminisme linguistique³⁵, s'inscrit, tout comme Van Lier, dans une perspective naturaliste en s'accordant avec la théorie des climats, « oscillant entre un déterminisme géographique et une climatologie physico-pathologique et historique »³⁶.

Cette considération nous amène naturellement à la question du déterminisme chez Humboldt : il faut bien comprendre, et c'est là un point essentiel, que le déterminisme strict de certaines

approches linguistiques parfois qualifiées d' « humboldtiennes » (Sériot, 2008) est une interprétation en forme de radicalisation de la réflexion humboldtienne concernant les rapports entre langue et pensée. Ces rapports ne sont pas - c'est l'opinion de la plupart des spécialistes du linguiste-philosophe allemand - conçus par Humboldt en termes déterministes. Il rompt en cela avec toute une tradition de catégorisations datant des XVIe et XVIIe siècles européens : « Selon le tour pris par sa formation, une langue reçoit une certaine aptitude à accomplir telle ou telle opération de l'esprit. Il serait pourtant erroné, comme on a pourtant été tenté de le faire, de séparer les langues et de les assigner, les unes à la fiction, les autres à la philosophie, d'autres encore aux activités immédiatement pratiques, etc. » (Humboldt, 2000 : 161).

C'est à travers le concept de « vision du monde » qu'Humboldt développe l'idée d'une subjectivité linguistique, déjà présente dans l'ancienne notion de « génie de la langue », mais qui avait donné lieu aux catégorisations qu'il entend dénoncer. Il s'en démarque donc nettement. Si cette « vision », propre à chaque langue, « limite » le regard porté sur le monde, elle est loin d'être une « prison de la pensée » (Trabant, 1992 : 51), comme le relève D. Thouard²⁷ dans son commentaire de l'ouvrage de Humboldt *Sur le caractère national des langues* : « Les éléments linguistiques se disposent de telle ou telle façon [les « visions du monde »], ce qui n'empêche aucun locuteur, de quelque langue que ce soit, de formuler *tout le pensable* et de traduire *toutes les expériences possibles* » (Thouard, D., « Glossaire », In : Humboldt, 2000 : 181 ; nous soulignons).

Si l'on rapproche de ce que nous avons dit sur le déterminisme vanlierien (par exemple : certaines nuances du français « non pensables, non pensées » dans « beaucoup d'autres langues »), on voit se dessiner une ligne de fracture avec la perspective humboldtienne. Même si Van Lier cite les deux sources, il s'inspire finalement davantage de la radicalisation de la théorie humboldtienne par l'anthropologie linguistique américaine, à travers la formulation de la fameuse et très controversée « hypothèse Sapir-Whorf ». Comme il a souvent été souligné, l'accolement – passé à l'Histoire – des noms des deux anthropologues et linguistes pose problème, et ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Van Lier, dans ces textes théoriques, renvoie moins à Sapir qu'à Whorf²⁸. Ce dernier, dans son travail sur la représentation du temps et de l'espace dans la langue d'une tribu indienne d'Amérique du Nord (les Hopis), a en effet accentué l'approche de celui qui fut son maître, Sapir : « L'idée de Sapir, reprise et *radicalisée par Whorf*, est bien celle d'un lien entre langage et vision du monde (on peut, de ce point de vue, la faire remonter à W. Von Humboldt), et de *mondes différents associés à chaque langue*, ou à chaque grammaire, ou plutôt *produits par elle* et par un 'découpage' (l'expression revient chez Whorf) spécifique qu'elle opère du donné, ou une 'construction' du réel » (Laugier, 2006 : 590).

La radicalisation des thèses de Sapir (et donc, indirectement, de celles de Humboldt) aboutit chez Whorf à un relativisme « fort », posé en des termes causalistes et déterministes : la pensée des indiens Hopis est *contrainte* par la perception du temps et de l'espace que *produit* leur langue. Chaque langue est *associée* à une vision du monde qui agit sur l'individu : on retrouve ce causalisme dans les associations de Van Lier, les termes coordonnés aux langues étudiées (le jardin, la mer, la forge, l'estrade, le gril, l'isba, le polder, l'océan, l'entre-deux-mondes, la lumière blanche) constituant des *métonymies de « visions du monde »*.

Le naturalisme vanlierien (cf. plus haut, 1.) est donc accompagné d'une forme de déterminisme linguistique, ce qui est finalement cohérent : la nature contraint les langues, qui elles-mêmes agissent sur les individus par le biais de la perception du monde qu'elles proposent. Ceci étant posé, il nous reste à dégager certains enjeux de l'inscription des *Logiques...* dans une telle perspective.

3. Explications et enjeux de la perspective vanlierienne

Les trois explications principales au déterminisme linguistique qui imprègne les textes des *Logiques...* avancées ici sont bien entendu des propositions de lectures ouvertes et discutables.

3.1. Une radicalisation esthétisante du relativisme linguistique

A l'occasion d'un hommage à Henri Van Lier organisé par le Centre Pompidou-Beaubourg en 2011, un de ses disciples vantait l'interdisciplinarité curieuse du maître en ces termes : « son refus de la spécialisation a fait de lui un artiste plus qu'un scientifique tel qu'on l'entend de nos jours » (Baetens, 2011 : n.p.). Il semble que cette assertion s'illustre parfaitement dans les études sur les logiques des langues européennes, en particulier à travers la radicalisation par Van Lier des postulats de l'anthropologie linguistique dont il se réclame. Érudite, cette radicalisation ne se veut pourtant pas « scientifique » (au sens moderne du terme), mais relève bien davantage d'un goût pour une certaine « esthétique de l'excès » : les impressions de Van Lier sur la langue française en constituent une bonne illustration : « Le français, du moins celui d'oïl, est exceptionnellement égal. Il forme une pellicule transparente entre le locuteur et ce dont il parle. Mais aussi entre le locuteur et celui à qui il parle, voire entre le locuteur et lui-même. Cela va jusqu'à une certaine incorporité. Tout concourt à cet effet. [...]. Les étrangers aiment à dire que les locuteurs français sont superficiels. La remarque est malveillante si on entend qu'ils ne vont pas au fond des choses. Elle est pertinente si elle signale que, même quand ils parlent de jazz, de folie ou de dérives, ils sont bien forcés de ramener tout à la pellicule mince, continue, transparente, formellement globalisante et intégrante qu'est le langage français ».

Le français, « incorporel », « mince », « continu », « transparent », et qualifié ailleurs de manière très imagée de véritable « moquette verbale », expliquerait le jugement de superficialité que portent fréquemment les étrangers sur ses locuteurs. Le style vanlierien - marqué par une recherche constante de l'image (« pellicule », « moquette »), des associations évocatrices (« quand ils parlent de jazz, de folie et de dérives) et de l'emphase (« exceptionnellement égal », « Tout concourt à cet effet ») - participe de l'expressivité de ces intuitions. On pourrait, par exemple, rapprocher ce goût de l'« excès bien formulé » de celui que manifeste Cioran dans ses considérations sociologiques sur la France et les Français, en partie concordante avec celles, (anthro)linguistiques, de Van Lier : « Pays du mitan, entre le Nord et le Sud, la France est une Méditerranée avec un supplément de brume. Dans cette contrée où sont nés les cathédrales et Pascal, le bleu est foncé, et bien qu'elle excède en clartés, elle n'en est pas moins rayée par des suggestions d'obscurité. Parmi tous les grands pays, aucun ne donne l'impression – à première vue – de plus de superficialité. Ceci parce qu'elle a cultivé les apparences » (Cioran, 2009 : 77-78).

Des propos tout aussi expressifs, tout aussi excessifs, voire stéréotypés. Mais les stéréotypes peuvent s'exprimer de très belle et subtile manière : Van Lier le montre. Sans s'en cacher d'ailleurs : « On a beaucoup parlé de l'âme russe. Ce genre de cliché n'est jamais faux », écrit-il, constatation qui s'accompagne de considérations sur la langue russe, présentée tout à la fois comme reflet et source de cette « âme »¹⁹.

Le style vanlierien entraîne donc parfois le fond dans de vivifiants excès. On ne saurait pourtant réduire à cela sa pensée linguistique : si Van Lier est un « artiste plus qu'un scientifique », c'est aussi parce qu'il rejette une certaine conception de la « science » en se positionnant contre une linguistique qu'il juge dominante.

3.2. Un enjeu épistémologique : contre l'abstraction de la linguistique dominante

Derrière la mise en rapport de la langue et de la culture, il y a chez Van Lier une visée épistémologique dont on trouve la trace dans d'autres textes (dans son *Anthropogénie générale* en particulier) : il s'agit pour lui de combattre le technicisme (et ses conséquences) d'une certaine linguistique en en sapant les fondations (dont, entre autres, la théorie de l'arbitraire du signe examiné plus haut). L'analyse de Van Lier est que les théories structurales et génératives sont uniquement justifiées par une finalité pratique, à savoir la production de systèmes efficaces de traduction et, in fine, de « machines à traduire ». Cette finalité technologique et économique explique la domination de ces linguistiques du seul digital, et la minoration corollaire des modèles analogiques : « La linguistique ne s'est guère intéressée [...] à la dimension analogique des langues [...]. Cela se comprend. Depuis 1950, depuis l'explosion de la théorie de l'information, l'effort des linguistes s'est orienté vers les machines à traduction. La définition chomskyenne du langage est celle même de la traductibilité [...] . La langue est alors une affaire de règles (ce qui donnait des boutons à Edgard Poe) [...]. Évidemment, l'analogique devait avoir moins de succès linguistique que le traductible. Le rationalisme occidental l'a refoulé dans les 'ornements égayés' dès l'origine : nous n'avons ni mantras, ni théorie de la mimensa, ni Patanjali le grammairien. L'urgence économique en détourne²⁰.

Van Lier est donc plus que sceptique et critique quant aux « linguistiques traductionnelles », même s'il leur concède certains services rendus : « Rien ne vaut le test de l'ordinateur pour nettoyer certains problèmes de désignation et de composition digitales »²¹. Mais selon lui, fixer la traduction et le traitement automatique du langage (TAL), comme but ultime de l'analyse linguistique, informe celle-ci en l'écartant d'un étude de la désignation analogique – ce que propose au contraire le relativisme linguistique whorfien que Van Lier cherche à réhabiliter : « [...] le modèle saussurien-jakobsonien-chomskyen reste aujourd'hui prévalent, le seul qui soit enseigné classiquement dans les universités, où les textes de Whorf sont difficilement trouvables, même en pays anglo-saxons. Cela tient à des raisons impérieuses »²².

Le relativisme linguistico-culturel se combine en effet assez mal avec l'objectif de traductibilité et de TAL, lesquels nécessitent un degré important de digitalisation de la langue, de détachement du signe de son environnement culturel : pour pouvoir traduire il faut que les signes ne soient pas trop culturellement « colorés ».

La conclusion de ces critiques est sévère : si la linguistique continue de négliger les dimensions analogiques, il faudrait « la redéfinir comme la science du langage traductible exclusivement »²³. La question épistémologique, au cœur des *Logiques...* est donc d'importance²⁴.

Nous voudrions montrer ici qu'elle converge en partie – même s'il y a des points de divergences très importants – avec certains questionnements traversant la sociolinguistique contemporaine. Dans une publication collective intitulée « Un siècle après le Cours de Saussure la linguistique en question » (*Carnets d'atelier de sociolinguistique*, n°1), Philippe Blanchet, Louis-Jean Calvet, et Didier de Robillard formulaient un certain nombre de critiques contre la technicisation des sciences du langage, qui font écho à celles de Van Lier. Ceci est particulièrement vrai concernant la contribution de L.-J. Calvet : le sociolinguiste y établit les bases théoriques d'une « linguistique du désordre et de la complexité », qui verrait se compléter l'étude de l'*analogique* (sociolinguistiques) et du *digital* (linguistiques positives) : « [...] la linguistique avait, pour se constituer en science, délibérément choisi la voie digitale (du latin *digitus*, « doigt » sur lequel on compte), posant que les unités de la langue étaient comptables, discrètes. La phonologie est, bien sûr, le résultat le plus achevé de cette approche, faisant l'inventaire des phonèmes d'une langue, mais négligeant

parfois des phénomènes comme l'intonation qui participent pourtant à la construction du sens. Face à cette pensée digitale, il en est une autre, analogique, que l'on considère généralement comme moins précise ou moins 'scientifique' (Calvet, 2007 : 48).

La convergence terminologique est frappante et, en extrapolant un peu, on peut dire que les réflexions de fond se rejoignent en partie dans leur refus de l'abstraction et de la déshumanisation des sciences du langage. Idée que l'on retrouve dans la « linguistique de la complexité », proposée par P. Blanchet (2000, 2007), qui veut associer les approches internes (centrées sur le signe en système abstrait) et les approches externes (centrées sur la signification du discours en contexte).

Le souhait vanlierien d'articulation du *digital* et de l'*analogique* renvoie finalement à l'articulation du *décodage* de signes et de leur *interprétation* : une élaboration de significations qui, pour Van Lier, passe essentiellement par les rapports de ressemblances, d'analogie. En ce qu'il insiste sur la part interprétative de toute construction de significations, le projet d'articulation vanlierien peut être rapproché de la conciliation, envisagée par D. de Robillard, des approches à la fois « complémentaire[s] et antagonique[s] » (Robillard, 2008, II : 148) des linguistiques de la *complexité* (herméneutiques) et de celle du *compliqué* (technolinguistiques). Le projet du linguiste belge présente encore certaines ressemblances avec l'« herméneutique matérielle » de F. Rastier (2001 : 99), qui propose d'unifier l'étude du « signe » (philologie, linguistique, etc.) et l'étude de la construction des significations (herméneutique). Il n'est pas inintéressant de noter à cet endroit que F. Rastier voit dans l'« oubli de Humboldt » par les linguistes une des principales raisons des « déficits herméneutiques » qu'il impute aux sciences du langage actuelles. Où l'on retrouve Humboldt...

Si tous les postulats épistémologiques à la base des *Logiques...* ne sont pas partagés par les auteurs que nous venons de mentionner (naturalisme et déterminisme notamment), il reste l'idée commune d'une nécessité d'articuler les études linguistiques digitales, techniques, « ordonnées », « compliquées », aux dimensions analogiques, herméneutiques, « désordonnées » « complexes ».

« Du reste, les dimensions analogiques du langage n'ont-elles vraiment qu'un intérêt théorique et esthétique ? » : cette question posée par Van Lier lui-même ouvre sur un troisième enjeu de son approche linguistique.

3.3. Un enjeu didactique : articuler dimensions linguistiques et culturelles

Selon Van Lier, les chances d'émergence de l'approche qu'il propose dans *Les logiques...* tiennent à son intérêt pour une didactique des langues²⁵. Une telle approche, en effet, « suscite plus d'interaction dans une classe de petits d'homme qu'un système prétendument formalisé, à l'abri des désignés mouvants, et sans même le *fun* des systèmes mathématiques »²⁶.

Ce que condamne ici Van Lier, ce sont les dérives de la didactique des langues d'inspiration structurale, avec sa focalisation sur la manipulation abstraite du « matériau » linguistique comme moyen d'apprentissage. Ce formalisme conduit à une négligence des aspects culturels qui ne peut que démotiver les apprenants. L'influence du fonctionnalisme en didactique des langues ne semble pas avoir vraiment changé la donne, comme le notaient D. Coste, D. Moore et G. Zarate (1997) dans leur étude de référence effectuée pour le Conseil de l'Europe sur la *Compétence plurilingue et pluriculturelle* : « [...] la tendance dominante dans le secteur de l'enseignement / apprentissage des langues, sous l'influence notamment d'une certaine conception de la pragmatique linguistique, a été de privilégier les lectures de la compétence à communiquer en termes plus langagiers que culturels. »

Face au maintien d'une focalisation sur le « linguistique » en didactique des langues (l'expression « langue-culture », aujourd'hui courante, ne semble pourtant pas refléter de réel changement de ce point de vue), on ne peut que souscrire à la proposition de Van Lier d'adopter une démarche linguistique susceptible de produire une didactique articulant dimensions linguistiques et culturelles. Enseigner la forme en partant de ce qu'elle contient de « culture » est, pour le linguiste belge, le moyen de sortir de l'abstraction techniciste qui frappe la didactique des langues et les sciences du langage en général.

Nous ne ferons ici qu'esquisser ce qui nous semble constituer la faiblesse de l'ouverture des *Logiques...* vers l'enseignement des langues. Si le diagnostic la prescrivant est à bien des égards justifié, cette proposition didactique pose en effet question : le figement déterministe qui, comme nous l'avons montré plus haut, caractérise la manière dont Van Lier pense les relations langues/cultures n'entre-t-il pas en contradiction avec les démarches interculturelles fondées justement sur la fluidité des langues et des cultures, le métissage et la prise en considération des processus de construction commune de ces « entités » *dans et par la relation* ? Nous ne pouvons ici que renvoyer le lecteur aux travaux publiés sur la question de l'interculturel et de la didactique du plurilinguisme et du pluriculturalisme (entre autres : Abdallah-Preteille, 2003 ; Dervin, 2007 ; Besse, 2009 ; Castellotti, 2010 ; Debono, 2010 : 425 et suiv.).

Même si l'ouverture pédagogique des *Logiques...* présente certaines limites que nous ne pouvons discuter plus longuement ici, elle nous amène à conclure sur ce qui est certainement une des qualités premières de l'œuvre de Van Lier : son interdisciplinarité.

4. Conclusion

Par ses chroniques radiophoniques « Logiques de cinq langues européennes » (1987) et « Une histoire langagière de la littérature française » (1989) diffusée sur *France Culture*, Van Lier avait pu partager avec un large public le plaisir que l'on peut trouver à s'affranchir des frontières disciplinaires. Nous retrouvons aujourd'hui ce plaisir dans ces textes des *Logiques...* où Van Lier mobilise avec érudition des références anthropologiques, picturales, musicales, philosophiques, littéraires, et, bien entendu, linguistiques. Si l'exercice est souvent difficile, et peut parfois déconcerter, nous partageons cette conviction que « seule une discipline de l'interdisciplinarité peut convenir à l'interprétation des phénomènes humains » (Agamben, 1988 ; cité par Rastier, 2001 : 275).

Les lecteurs de *Synergies Monde Méditerranéen* et de l'ensemble des revues *Synergies* du GERFLINT et, singulièrement les enseignants et chercheurs en didactique des langues-cultures, ne pourront qu'apprécier une telle démarche disciplinairement plurielle : en effet, la salle de classe étant le lieu de phénomènes complexes (culturels, linguistiques, sociologiques, sociolinguistiques, psychologiques, cognitifs, etc.), la didactique des langues-cultures n'est-elle pas, par définition, une *discipline interdisciplinaire* ? D'où l'intérêt de ces textes où Van Lier partage généreusement son « inclination au franchissement des frontières disciplinaires [qui] constitue un questionnement permanent, une réflexion, sinon une remise en cause, de positions personnelles et individuelles, sociales et collectives » (Jucquois, 2000 : 42). Cette instabilisation permanente rend la lecture des *Logiques...* réjouissante pour celui qui accepte de se laisser mener sur des chemins qui ne sont pas forcément ceux qu'il a l'habitude d'emprunter.

Notes

¹ Du latin *digit* « doigt », mais aussi « chiffre, [primitivement 'compté sur les doigts'] » (source : *Trésor de la langue française informatisé*).

² Borges, J. L., Œuvres complètes, Paris : Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 2010, pp. 747-751.

³ Au sens premier du terme : « Qui tient de l'analogie », du rapport de ressemblance (source : *Trésor de la langue française informatisé*).

⁴ Nous reviendrons (voir 3.2.) sur les enjeux des objections faites par Van Lier à Saussure (et, plus largement, aux « linguistiques du digital », qui nous semblent dépasser largement la seule question de l'arbitraire du signe).

⁵ Nous avons mentionné plus haut la variation entre langues dans l'exploitation de la désignation analogique et le fait que, pour Van Lier, le français est une langue très digitalisante : il y voit une explication possible de la très bonne réception de la théorie de l'arbitraire en France : « Le locuteur français parle volontiers après Saussure de l' 'arbitraire du signe', sans penser à préciser 'signe digital ou digitalisable' » (« Épilogue... »).

⁶ Si la parenté nous semble plus évidente avec Humboldt (dont Van Lier se réclame par ailleurs), on pourrait également mentionner ici, avec Van Lier, le nom de Peirce : contrairement à Saussure, Peirce conserve en effet l'idée d'un rapport entre le désignant et le désigné-objet, en distinguant le signe arbitraire (qu'il nomme « symbole ») d'autres types de signes entièrement (« icône ») ou partiellement (« indice ») motivés. Voir : *Anthropogénie générale*, 23D3b. Une linguistique structuraliste ».

⁷ Critique qu'il faut aussi remplacer dans le contexte plus large d'une contestation d'une linguistique dominante « abstraite », intéressée par le seul « digital » (cf. plus bas, 3.2.).

⁸ « Ce sont les différents besoins dans les différents climats, qui ont formé les différents manières de vivre ; et ces différents manières de vivre ont formé les diverses sortes de lois » (Montesquieu, *L'Esprit des lois*, 3^e partie, Livre XIV, chap. X). Ce n'est d'ailleurs peut-être pas un hasard si Van Lier fait référence à Montesquieu prêtant certains caractères (naturels ?) aux langues : « Le français est iambique (-), l'italien trochaïque (-), remarquait Montesquieu, pour qui l'anglais était dactylique (-.) ».

⁹ Au sens ou l'entend, entre autres, Benveniste : « [La pensée] n'est rien d'autre que ce pouvoir de construire des représentations des choses et d'opérer sur ces représentations » (*Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard, T.I, 1966, p. 27-28). Une définition qui englobe donc ce que l'on appelle communément « culture ».

¹⁰ Notons que Van Lier revendique ce pêle-mêle impressionniste : « Retenons quelques exemples un peu au hasard et sommairement, en laissant le soin des compléments et des nuances au lecteur ».

¹¹ Expression empruntée à H. Meschonnic (Meschonnic, 1997 : 87).

¹² Le jugement est bien entendu inverse concernant la « langue de la liberté » : « Je viens appeler aujourd'hui votre attention sur la plus belle langue de l'Europe, celle qui la première a consacré les droits de l'homme et du citoyen, celle qui est chargée de transmettre au monde les plus sublimes pensées de la liberté et les plus grandes spéculations de la politique » (Barère, 1794 : n.p.).

¹³ Martinet dénoncera également cette thèse de la langue-nomenclature dans ses *Éléments de linguistique générale*.

¹⁴ Notons également que certains font plutôt remonter la notion de « vision du monde » à Kant (Jucquois, 1998 : 144-145).

¹⁵ « [La langue est] le moule des sciences dans lequel et conformément auquel les pensées se configurent », Herder, J. G., *Fragmente über die neuere deutsche Literatur*, in *Herders Werke*, Teil 19, Berlin, p.340 (cité par Schaff, 1969 : 18).

¹⁶ Fink G.-L., « De Bouhours à Herder. La théorie française des climats et sa réception Outre-Rhin », *Recherches Germaniques*, 1985, n°15, pp. 3-62.

¹⁷ La même opinion est développée par A.-M. Chabrolle-Cerretini dans son ouvrage *La vision du monde de Wilhelm Von Humboldt. Histoire d'un concept linguistique*. Voir en particulier le paragraphe intitulé « La vision du monde dans ses limites relativistes » (2007 : 95-96).

¹⁸ Cf. *Anthropogénie générale*, « 23D4. La linguistique fondamentale et différentielle du MONDE 3 ».

¹⁹ Pour une critique de cette idée que l'on retrouve dans certaines linguistiques russes actuelles, voir Sériot, 2008 : « Le déterminisme linguistique en Russie actuelle ».

²⁰ « Épilogue linguistique – 8. Langue et linguistique ». Citons également ces propos tirés de l'*Anthropogénie générale*, 23D4 : « Les machines à traduction, ainsi que la terminologisation des langues exigée par la technique et l'industrie planétaires supposent une grammaire générative et transformationnelle aussi étendue que possible, et les linguistiques traditionnelles ont des aspects quantifiables que les autres n'ont nullement.

²¹ « Épilogue linguistique – 8. Langue et linguistique ».

²² *Anthropogénie générale*, « 23D4. La linguistique fondamentale et différentielle du MONDE 3 ».

²³ « Épilogue linguistique – 8. Langue et linguistique ».

²⁴ Van Lier avance une autre explication intéressante à la domination des linguistiques du digital qui tient à la complexité des approches analogiques : « [...] les linguistiques différentielles de type Leenhardt- Sapir-Whorf demandent des années d'études et supposent des intérêts fort divers, alors qu'un modeste informaticien peut assimiler en une semaine *Natural Language Understanding*, où James Allen résume un siècle de linguistique traditionnelle, avec en sus ses rapports à l'ordinateur. » (*Anthropogénie générale*).

²⁵ Et l'on trouve ici la raison de la publication initiale des *Logiques...* dans le *Français dans le monde*.

²⁶ *Anthropogénie générale*, 23D4. La linguistique fondamentale et différentielle du MONDE 3 ».

Bibliographie

- Abdallah-Pretceille, M. 2003. *Former et éduquer en contexte hétérogène. Pour un humanisme du divers*. Paris : Anthropos/Economica.
- Auroux, S. 1979. *La Sémiotique des Encyclopédistes. Essai d'épistémologie historique des sciences du langage*. Paris : Payot.
- Baetens, J. 2011. « Henri Van Lier : un maître, un vrai ». *Les impressions nouvelles*. 4 avril, n.p. URL : <http://www.lesimpressionsnouvelles.com/henri-van-lier-un-maitre-un-vrai-2/>.
- Barère (de Vieuzac), B. 1794. *Rapport du comité de salut public sur les idiomes*, 8 pluviôse an II, 27 janvier, n.p.. URL : <http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/francophonie/barere-rapport.htm>.
- Besse, H. 2009. « Comment développer la perception interculturelle des apprenants d'une langue étrangère ». Actes des *Rencontres pédagogiques du Kansai*, pp. 61-65.
URL : http://rpkansai.com/bulletins/pdf/023/061_065_besse.pdf (consulté le 3 août 2010).
- Blanchet, P. 2000. *La linguistique de terrain. Méthode et théorie. Une approche socio-linguistique*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Blanchet, P. 2007. « Quels 'linguistes' parlent de quoi, à qui, quand, comment et pourquoi ? Pour un débat épistémologique sur l'étude des phénomènes linguistiques ». *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, n°1.
URL : <http://www.upicardie.fr/LESCLaP>.
- Calvet, L.-J. 2007. « Pour une linguistique du désordre et de la complexité ». *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, n°1. URL : <http://www.upicardie.fr/LESCLaP>.
- Castellotti, V. 2010. « Attention ! Un plurilinguisme peut en cacher un autre. Enjeux théoriques et didactiques de la notion de pluralité ». *Cahiers de l'Acedle*, vol. 7, n°1, pp. 35-61.
- Chabrolle-Cerretini A.-M. 2007. *La vision du monde de Wilhelm von Humboldt. Histoire d'un concept linguistique*. Paris : ENS Éditions.
- Cioran, E. M. 2009. *De la France*. Paris : l'Herne.
- Coste, D., Moore, D. et Zarate, G. 1997. *Compétence plurilingue et pluriculturelle*. Strasbourg : Conseil de l'Europe.
- Debono, M. 2010. *Construire une didactique interculturelle du français juridique : approche sociolinguistique, historique et épistémologique*. Thèse, Université de Tours.
URL : <http://www.theses.fr/2010TOUR2008/document>.
- Dervin, F. 2007. « Les canulars de l'interculturel : mettre fin à la quasibiologisation ». *LMS Lingua*, n°4, pp. 27-29.
- Formigari, L. 1992. « Le langage et la pensée », In : Auroux, S. (dir.), *Histoire des idées linguistiques*, T.II « Le développement de la grammaire occidentale ». Liège : Mardaga, pp.442-465.
- Humboldt (von), W. 2000. *Sur le caractère national des langues*, trad. D. Thouard. Paris : Seuil.
- Jucquois, G. 1998. « 'Vision du monde', vision du langage », *Cahiers de l'Institut de Linguistique et des Sciences du Langage*. Université de Lausanne, n°11, pp. 139-154.
- Laugier, S. 2006. « Hypothèse Sapir-Whorf », in Mesure, S. et Savidan, P., *Dictionnaire des sciences humaines*. Paris : PUF, pp.590-592.

Meschonnic, H. 1997. *De la langue française. Essai sur une clarté obscure*. Paris : Hachette.

Rastier, F. 2001. *Arts et sciences du texte*. Paris : PUF.

Robillard, D. (de). 2007. « La linguistique *autrement* : altérité, expérience, réflexivité, constructivisme, multiversalité : en attendant que le *Titanic* ne coule pas ». *Carnets d'Atelier de Sociolinguistique*, n°1.

URL : <http://www.upicardie.fr/LESCLaP>.

Robillard, D. (de). 2008. *Perspectives alterlinguistiques*, vol. I : *Démons*, vol. II : *Ornithorynques*. Paris : L'Harmattan.

Schaff, A. 1969. *Langage et connaissance*. Paris : Anthropos.

Sériot, P. 2008. « Le déterminisme linguistique en Russie actuelle », In : Sériot, P. (dir.), *La question du déterminisme en Russie actuelle*. Lyon : ENS LSH, n.p.. URL : <http://institut-est-ouest.ens-lsh.fr/spip.php?article156>.

Trabant, J. 1986. « La critique de l'arbitraire du signe chez Condillac et Humboldt », In : Busse W. et Trabant, J. (eds.), *Les Idéologues : sémiotique, théories et politiques linguistiques pendant la Révolution française*. Amsterdam-Philadelphia : John Benjamins Publishing Company, pp. 73-96.

Trabant, J. 1992. *Humboldt ou le sens de langage*. Liège : Mardaga.

Trabant, J. 2006. *Langue et révolution*. URL : <http://www.sens-et-texte.paris4.sorbonne.fr/IMG/pdf/doc-63.pdf>.